L'ABEILLE.

PAR BULLETT, MAGNES & Cie
No. 81, Rue Chartres.

JOURNAL QUOTIDIEN..... $10 } payable d'avance
TROIS FOIS PAR SEMAINE..... $5 }

Jours de publication de l'Abeille:
MARDI, JEUDI ET SAMEDI.

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 21 SEPTEMBRE 1843.

POUR PRESIDENT DES ETATS-UNIS,
HENRY CLAY.
POUR VICE-PRESIDENT,
WINFIELD SCOTT.

BULLETIN.

La "grande procession nationale", destinée à effacer l'insulte faite au président Tyler par le "Toast silencieux" du Dîner-Ashburton, a parfaitement répondu à notre attente; elle a prouvé ce que valait à New-York le Tylérisme. Les journaux whigs, le *Courier and Enquirer* entre autres, nous donnent de fort curieuses descriptions de cette cérémonie expiatoire, mais nous n'avons pas l'envie de reproduire ces récits moqueurs que l'on pourrait accuser de partialité, nous aimons mieux emprunter celui d'une feuille qui se montre assez favorable à M. Tyler et assez hostile aux whigs pour que son témoignage ait quelque valeur dans cette circonstance. Voici donc ce que dit le Courrier des Etats Unis :

LA PROCESSION VENGERESSE.—Hier a eu lieu dans New York une procession dite nationale, à laquelle avaient été appelés tous les citoyens indignés de l'outrage fait au peuple américain dans la personne de son premier magistrat, par ceux qui ont bu impudiquement à sa santé, dans le dîner offert à lord Ashburton. Cette procession vengeresse avait été mise en programme et annoncée à l'avance par tous les journaux, les uns ou plutôt l'un, car le bon M. Tyler n'a qu'un organe dans New York :—l'un, donc, a habilement fait de cette manifestation, les autres la ridiculisent. Ce qui prêtait un peu le flanc à ce ridicule, c'est que les auteurs du programme, dans leur désir de faire du nouveau et du pathétique, ont eu l'idée de faire figurer, dans la procession, 30 voitures représentant les 26 états de l'Union et contenant chacune *quatre dames (ladies) robes de blanc*, avec un petit garçon portant au milieu d'elles, une bannière sur laquelle était inscrit le tout mal accueilli, à savoir : "Au président des Etats-Unis!" M. Tyler se trouvait donc placé sous le patronage particulier du beau sexe. Un journal, l'*American*, a eu l'idée incongrue de comparer l'exhibition de ces dames à celles de la déesse de la Raison qui, sous Robespierre, dit-il, était promenée en France *in naturalibus*. C'est la tuer à la fois, notre chère confrère, vouloir ordinaire et publicain et si instruit, un double manque d'égard, de pudeur et à l'histoire. Votre *in naturalibus* n'a jamais été français, pas même du temps des Sans-Culottes, qui ne l'étaient que de bon, et qui, d'ailleurs, n'ont jamais eu leur analogue dans le sexe féminin.

Pour en revenir à la procession tylérienne, on avait des 30 voitures de dames, dont beaucoup avaient violé le programme et substitué le bleu et le vert au blanc, qu'elles ont peut-être trouvé trop virginal, marchaient. Le Une bande musicale avec la bannière nationale, le grand marshal et ses aides ; No. un *superbe char* (ci-près le programme, mais en réalité, un gros et long omnibus assez mal propre) sur lequel était perché un garçon prosaïquement sur une chaise amarrée par des ficelles, et tenant à grand peine une bannière sur laquelle était inscrite les dix noms des dix présidents de l'Union. Un gamin, niché derrière le poste-bannière, veillait à ce qu'il ne dégringolât pas, et avait *ad hoc* la surveillance des ficelles. Le char, c'est à dire l'omnibus, était attelé de dix chevaux blancs, ce qui faisait jouer un char à vingt président. Venaient ensuite les gardes d'honneur, une dame à cheval, en rappe blanche en soutane, puisdes bannières à devises drolatiques, des compagnies de pompiers, des miliciens, des citoyens à pied, à cheval ou en voiture, suivant leur bourse, puis des *carrioles* ou charretiers. Le tout, formant à peine trois milliers d'individus, a traversé le Park, lieu de réunion, et a paradé dans les principales rues de la ville. Puis, les dames ont reçu des escortes pour retourner chez elles, des discours ont été prononcés et des résolutions vengeresses votées par acclamation.

C'a été, sans contredit, une parade ridicule, de l'aveu même de ceux qui, comme nous, portent le plus grand respect à M. Tyler et à la présidence américaine dont il est le représentant. Mais, sous le ridicule même, il y a eu la manifestation d'une qualité sérieuse et grande, inhérente au caractère américain, cette qualité, c'est le respect qu'il se porte à lui-même dans la personne de ceux qui le représentent. L'insulte faite à M. Tyler a été blâmée dans tous les partis, parce qu'aux yeux du peuple, l'homme disparaît, en certaines occasions, derrière le magistrat. Il crie est national, et cela est beau. Mais il est aussi plus difficile de faire du bien dans la forme que dans le fonds. A New York, d'une manifestation nationale on a fait une mascarade. A Philadelphie, le colonel *Page*, après avoir fait partager son indignation à un nombreux auditoire, a fini par un calembourg, en rapportant qu'au dîner de lord Ashburton, M. Preserved Fish (dont le nom signifie poisson conservé) avait protesté contre l'insulte faite au président, et qu'il y avait donc eu, au moins, un *poisson conservé* dans cette réunion pourrie!

C'est par les choses populaires, surtout, que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas.

Si un témoin, favorable à M. Tyler, donne une pareille esquisse de toute cette jonglerie présidentielle, vous pouvez imaginer-sans peine ce qu'en pensent et ce qu'en disent les gens moins bien disposés!

La Convention de Syracuse qui a élu Luther Bradish et Gabriel Furman candidats aux postes de gouverneur et de lieutenant gouverneur de l'Etat de New York, a fait une autre démonstration d'une bien plus grande importance : sur la proposition du général E. Root, elle a adopté à l'unanimité une résolution qui désigne HENRY CLAY du Kentucky "comme candidat whig pour la prochaine Présidence" et promet au grand citoyen de l'Ouest, jusqu'au fond des membres de la Convention qui emploieront tous leurs efforts pour l'élever au poste dont le rendent si digne ses talens et son patriotisme. Cette résolution n'est-elle pas une réponse sérieuse à ceux qui prétendaient que les whigs de New-York, en préférant Luther Bradish à Collier, chaud partisan du fermier d'Ashland, montraient quelque disposition à se séparer d'Henry Clay?

La victoire des whigs dans le Vermont est maintenant certaine ! Le Colonel PAINE est élu gouverneur par une majorité de plus de 4000 voix sur son concurrent locofoco et de plus de 3000 voix sur toute l'opposition réunie. L'an dernier il n'a eu avant-apporté que de 2000 voix sur Smilie, et le chiffre des suffrages obtenus par lui était au-dessous de celui des votes opposés. Le ticket whig tout entier a triomphé, y compris W. R. RANDY, lieutenant gouverneur. On avait quelque crainte de voir ce candidat battu par E. D. Barber, qui se trouvait porté tout-à-la fois par les locofocos et les abolitionistes. Tout est donc pour le mieux; le sénat dont on n'était pas certain, est décidement whig, la chambre donnera aux whigs une majorité d'au moins 30 voix; ainsi l'élection d'un sénateur whig ne sera pas douteuse. Le résultat général de l'élection constate donc un immense progrès en faveur de la cause whig.

Les élections des officiers d'Etat ont eu lieu dans le Maine, le 12 courant, et comme de juste les locofocos y ont obtenu l'avantage. Les whigs ne se sont pas même donné la peine de lutter sérieusement : ils réservent leurs forces pour les élections congressionnelles.

Une cérémonie funèbre, en l'honneur de Mme. Lætitia Tyler, a eu lieu le 12 courant, à la résidence Présidentielle, un grand nombre d'amis et de membres du Congrès, les principaux officiers du gouvernement ainsi que les magistrats de la ville, étaient venus y assister. A la suite du service qui a été célébré par le Rév. M. Hawley, les dépouilles mortelles de Mme. Tyler sont parties pour la Virginie, où elles doivent être ensevelies dans la sépulture de sa famille. Le Président lui-même accompagnait ce triste convoi.

RAPPORT DE L'HOPITAL DE CHARITÉ,

Durant ces deux derniers jours.

Admissions,	50	sur lesquelles	24 de fièvre jaune.
Guerisons,	32	do.	18 do.
Decès,	10	do.	9 do.

TAXE DE WHARFAGE.

L'appel dans l'affaire de la taxe de Wharfage portés pardevant la Cour de Paroisse sera entendu par le juge Maurian, mardi prochain, 27 du courant.

THEATRE.—Quelques personnes qui se prétendent bien informées, assurent que le plénipotentiaire de l'administration théâtrale de la rue d'Orléans a conclu en France les plus brillantes négociations. Indépendamment de *Chollet* et de Mlle. *Prévost*, qui chantent depuis assez longtemps pour que leur nom ait franchi les mers, il aurait engagé *Cossière*, le plus capricieux mais aussi le plus charmant chanteur de l'Opéra-Comique, *Serda*, l'une des basses-tailles les mieux caractérisées du Grand-Opéra, *Gaston*, ex-premier chanteur du théâtre de Bordeaux, et enfin une remarquable cantatrice de l'Opéra-Comique! Un indiscret nous souffle à l'oreille que cette cantatrice n'est autre que la délicieuse Mme. *Anna Thillon*, cette blonde anglaise qui a supplanté Mme. Damoreau dans les préférences de M. Auber. Que dites-vous de la nouvelle ! Malgré tout notre respect pour la source de cette information, nous y croyons autant que si on nous annonçait l'engagement de Lablache, de Tamburini, de Baroilhet ou de Duprez. Des artistes comme ceux dont on parle, sont chers, et ne se décideraient à quitter la France qu'au prix de sacrifices que l'administration de notre théâtre ne voudrait et ne pourrait pas faire.

Avant-hier, à l'encoignure des rues du Cirque et Gravier un homme a eu une attaque subite de la fièvre jaune; transporté immédiatement à l'Hôpital de Charité, il n'a pas tardé à rendre le dernier soupir.

INCENDIE.—Hier matin vers deux heures, un incendie s'est déclaré dans une maison rue des Barthélomé, entre Constance et Annonciation, No. municipalité. Le vent soufflait avec une force telle que six maisons environnantes furent bientôt toutes en feu ! à faite les efforts et le zèle accoutumés de nos pompiers pour parvenir à se rendre maître de terrible élément.

Nous ajoutons avec peine qu'un nègre nommé *Miller*, appartenant à la pompe No. 25, est tombé du haut d'une cheminée et a été tué immédiatement.

STEAMBOATS PERDUS.

Depuis notre dernière publication, différens sinistres survenus à des steamboats appartenant à notre port, sont parvenus à notre connaissance; ce n'est pas sans un vif regret que nous nous enregistrons de pareils accidens.

Le steamer Mentor, en descendant de St. Louis, avec une pleine cargaison de produits s'est heurté contre un chicot et a sombré près de Goose Island. Le bateau sera totalement perdu, on espère sauver une partie du chargement.

Le beau steamer *Vicksburg* ayant à bord plus de mille balles de coton, s'est heurté contre un chicot un peu au-dessous de Red River Cutoff. Une partie de la cargaison nous arrivera par le steamer *Baton Rouge* qui est arrivé dans ces parages peu de temps après cet accident.

Le *Vicksburg*, aux dernières nouvelles que nous en avons reçues, avait trois pieds d'eau dans sa cale, les pompes jouaient sans relache.

Le 11 du courant, le steamboat *Nese Orléans* faisant les voyages de St. Louis à la Nouvelle-Orléans s'est heurté contre un chicot à *Goose Island*, 30 milles en-dessous au-dessus de l'embouchure de l'Ohio et a coulé immédiatement. Il y avait à bord un fort chargement de maïs, farine, tabac &c.

VOLS.—Dans la nuit de mardi dernier la porte de cour de la maison sise à Pauxgoupre-la rue Conseil et St. Pierre, a été défoncée par des voleurs qui pénétrèrent au second étage où dormaient MM. Underhill, Burk et Calder, et y dérobèrent une montre en or.

La nuit suivante la maison sise à l'encoignure des rues Treme et St. Pierre ainsi que celle du Dr. Shaw, rue du Cirque No. 11, furent également enfoncées, mais de bons chiens de garde qui se trouvaient dans ces habitations obligèrent les voleurs à faire comme Pompée à la bataille de Pharsales, c'est à dire à fuir. Ne pourrait-on pas, indépendamment de la mention hebdomadaire que nous faisons à faire de ces deux animaux, recompenser leur action d'éclat en les exemptant de la taxe qui pèse sur ceux de leur race !!

LA HAVANE.

Les derniers journaux de Charleston contiennent des nouvelles reçues par la goulette Shepherd, capt. Cooper, venue en 5 jours de la Havane. Nous extrayons du Charleston Courier ce qui suit :

Le 4 du courant il est survenu à la Havane une violente tempête dans le cours de laquelle plusieurs batimens en rade ont sombré, d'autres ont été sérieusement avariés. Le brick Catherine, capt. Rose, de Charleston à la Nouvelle Orléans s'est perdu à peu de distance, au vent, de Matanzas. Le capitaine Rose n'a pu sauver du naufrage que ce qu'il avait sur lui. On pense que tout l'équipage a été également sauvé. Le steamer Natchez, qui était parti de la Havane pour Matanzas, le 4 au matin, le jour même de la tempête, n'était pas encore arrivé au départ du capitaine Cooper; cependant le Natchez avait 4 jours de mer.

Le même journal contient les paragraphes suivans, extraits de lettres particulières :

La Havane, 7 septembre—Nous avons éprouvé un orage terrible qui a commencé dans la nuit du 3 au 4 et qui a duré 36 heures. Le vent qui avait commencé à souffler du N. E. passa bientôt à l'O. puis au S. Jamais orage n'a été accompagné d'aussi forte pluie. J'aussi épouvantables coups de tonnerre ai-j'éclairs aussi effrayans. Aussi, les dommages ont ils été considérables dans notre port et dans ses environs. Matanzas a également beaucoup souffert. Dimanche 4 un navire anglais chargé de sucre a été jeté sur le sud de la baie où il s'est échoué, les trois quarts de sa cargaison seront perdus. Une goelette et plusieurs autres petits bâtimens ont sombré. Notre rade charriait des sucres, des arbres, des entourages et plusieurs petites habitations. La barque Velasco, qui venait de mettre à la mer est immédiatement rentrée sans accident. Nous n'avons pas encore entendu parler du steamer Natchez qui est parti dimanche matin 4 pour Matanzas avec 30 ou 40 passagers à bord. Peut-être a-t-il pu gagner Key-West, mais on craint de sinistres sérieux sur le compte de ce batiment. La barque *Rapid* de New-York est entrée ce matin dans ce port, elle avait été complètement démâtée dans la journée du 4. Par des arrivages de Matanzas, nous apprenons que plusieurs naufrages ont eu lieu le long de la côte et que plusieurs navires totalement démâtés soupçonnent de gagner le port. On dit ici que cet orage a été plus terrible que celui de 1831.

La Havane, le 7—Une lettre de notre correspondant, en date de Matanzas du 6, nous informe de la perte totale du brick Catherine et de sa cargaison. Le capitaine Rose n'a pu se sauver qu'avec une chemise et quelqu'argent.

Le paquebot Rapid, de New-York, est entré hier dans notre port, remorqué par le *ferry*. Le Rapid est tout à fait démâté.

YUCATAN.

La goélette Laura Virginia, capitaine Thompson, arrivée de Campêche en huit jours, est venue confirmer la nouvelle que nous donnions avant hier de la prise de Laguna par les Mexicains. Quelques hommes de troupes ont dû se mettre en marche le 14 du courant pour se joindre aux forces commandées par le général Champton, campé à environ 30 milles de Campêche.

☞ Nous recommandons à nos lecteurs "*Une Visite aux Cayes*"; cette esquisse de voyage que nous devons à l'obligeance d'un avocat distingué de cette ville, donnera une idée de la situation déplorable où se trouve aujourd'hui la Reine des Antilles.

UNE VISITE AUX CAYES.

Extrait d'un voyage aux Antilles.
1843.

Depuis deux jours l'île de St. Domingue nous paraissait avec ses mille montagnes à l'aspect fanatique. Le Campêche, cet hôte du désert, a envahi le sol couronné, jadis par le panache onduleux de la canne à sucre. Il nous semblait que nous longions une contrée où la stérilisation n'a plus d'*arrêt*. Il est impossible de reconnaître aujourd'hui la *Reinedes Antilles*; Haïti n'est plus qu'une majesté décrépite et dont la tête fatigué et se courbe sous le poids du malheur.....

Le 12, nous jetâmes l'ancre à quelques milles des Cayes. Cette seconde place commerciale de la république ne donne pas une haute idée de la nature et de l'étendue de ses opérations. Les rues sont encombrées de ruines comme le lendemain du 12 août 1831. L'on dirait que le pauperisme a choisi cette petite ville pour son quartier général. L'argent est rare. Remettez une demi-piastre à un cocher, et son cœur, et lui, et deux rameurs seront à vos ordres pendant plusieurs heures. Pour quelques cents nous achetâmes des légumes et des fruits en si grande quantité que cinq passagers et l'équipage auraient pu s'en nourrir pendant huit jours.

Quelques maisons en mauvais état, des emplacemens vastes et recouverts d'herbes et de goyaviers forment les rues où vivent ensemble et en parfait accord des chevaux affamés, des moutons étiques, des troupeaux de porcs. Malgré cet intérieur de pâtis, les postes militaires sont très nombreux. La garnison des Cayes forme les deux tiers de la population. Nous avons reconnu les habits *des royales canadas, des Réquisitionnaires, des gendarmes d'élite, des Suisses de la restauration, enfin des sergens de ville de* 1830. Tout cela forme une étrange bigarure. Le corps de garde sont ouverts à tous les points cardinaux; ce sont des hangars où les peaux de bananes, les ratissures de patates composaient une mosaïque singulière. Je suis porté à croire que la sentinelle, fusil entre les jambes, fusil très inoffensif, est souvent il a perdu sa batterie, n'est-ce pas, même à la porte de cette échoppe que pour en éloigner les porcs et les chiens marrons.

Nous ne pouvions descendre dans la capitale de l'état éphémère fondé par Rigaud sans visiter son successeur, Borgella.

A l'une des extrémités de la ville, une maison assez vaste apparaît comme un souvenir historique de l'ancienne splendeur des Cayes. Une longue galerie aboutit à un escalier sombre, mais propre. L'aide de camp qui nous précédait traversa deux appartemens occupés par trois femmes de couleur d'une obésité remarquable : elles se dispersaient à la sieste. Nous trouvâmes sur le balcon, le général seul et paraissant vivre de la vie de l'homme absorbé dans le présent. Son visage était calme, peu animé, et tous révélait en lui le plus complet quiétisme. Bien que notre main n'eût aucun caractère diplomatique; je fus étonné de voir notre introducteur se planter derrière nos sièges en s'appuyant matiairement sur son grand sabre. De la main je lui témoignai le désir de le voir s'éloigner : il fagnit de ne pas me comprendre et resta.

Revêtu d'une longue et large lévite de drap bleu, Borgella ne portait aucune marque de son haut grade. N'ayant point oublié les aventures de Granier de Cassagnac, la réception que la jeunesse cuivrée lui avait faite à Port-au-Prince, nous craintes prodent de demander au général protection et hôtellerie pour visiter la ville. Puis la conversation roula naturellement sur l'actualité de la république, sur la fertilité du sol, sur le chiffre de ses produits. Les réponses du vieillard furent extraordinairement laconiques. Tout se résumait de son côté à quelques monosyllabes, et qu'il n'eût laissé échapper cette déclaration positive :—Les Intérêts de la France sont différents de ceux de la république.—Après cet effort il se renferma dans un mutisme absolu. C'était nous donner congé; mais nous ne le prîmes pas sans le complimenter gracieusement sur l'abondante récolte de bananes, ce pain du peuple noir, cette manne quotidienne qui dispense la population du travail et lui assure une liberté oisive dont elle est fière sous ses haillons.

Déjà nous avions quitté le seuil de l'hôtel du général lorsque la mauvaise mine rappela. Les malheurs et défenseur de la république se recommandait à notre charité.... Le trésor la laissait, nous dit-il sans chaussures et sans paie. Ben état de maigreur, son aspect souffreteux nous touchèrent et nous lui fîmes l'aumône. Aussitôt le pauvre nègre détacha la plaque de son schako et nous l'offrit comme un sou-venir et un gage de reconnaissance. Il nous eût donné ses chaussures si les soldats haïtiens en portaient régulièrement....

Nous trouvâmes, à quelques pas de là, un nègre décrépit, chamarré de vieux galons, et affalé sous le poids d'énormes épaulettes rongées par le vert-de-gris. C'était le colonel de la place. Cet homme pouvait valoir un fait historique et assez piquant, qui que nous ne voulons pas oublier. Il y a quelques années, le consul général anglais donnait un grand festin. Le colonel de la ville avait été, avant 1791, cuisinier d'une famille créole. On le chargea des apprêts du repas. Il s'en acquitta à merveille. Le service achevé, notre cook *colonial* endossa fièrement son costume galonné. Mais voici deux fusiliers qui le saisissent et le conduisent hors du logis. L'un des hôtes du consul croyant que le cuisinier avait failli à l'honneur ou dégradé son épaulettes en affublant le tablier de cuisine, s'informa de la nature du délit. Grande fut sa surprise en apprenant que le général voulant, à son tour, réunir, dans deux jours, et le consul anglais et quelques notables étrangers, envoyait aux arrêts le colonel afin de le remplacer au besoin. Cette création inédite n'expliquait pas le goût prononcé du personnage pour le tafia. Cette liqueur émoussait son palais et l'empêchait de remplir dignement son rôle d'*ex-cook*.

Nous avons trouvé aux Cayes deux journaux qui s'imprimaient à Port-au-Prince. Le style et la pensée grotesques du *Compère Mathieu*, un autre pas de nature à civiliser les masses. *La Patrie* jette les hauts cris :—Les Haïtiens retournent à la barbarie; la cons soufflé du N. E. passa bientôt à l'O. puis au S. Jamais orage n'a été accompagné d'aussi forte pluie. J'aussi épouvantables coups de tonnerre ai-j'éclairs aussi effrayans. Aussi, les dommages ont ils été considérables dans notre port et dans ses environs. Matanzas a également beaucoup souffert. Dimanche 4 un navire anglais chargé de sucre a été jeté sur le sud de la baie où il s'est échoué, les trois quarts de sa cargaison seront perdus. Une goelette et plusieurs autres petits bâtimens ont sombré. Notre rade charriait des sucres, des arbres, des entourages et plusieurs petites habitations. La barque Velasco, qui venait de mettre à la mer est immédiatement rentrée sans accident. Nous n'avons pas encore entendu parler du steamer Natchez qui est parti dimanche matin 4 pour Matanzas avec 30 ou 40 passagers à bord. Peut-être a-t-il pu gagner Key-West, mais on craint de sinistres sérieux sur le compte de ce batiment. La barque *Rapid* de New-York est entrée ce matin dans ce port, elle avait été complètement démâtée dans la journée du 4. Par des arrivages de Matanzas, nous apprenons que plusieurs naufrages ont eu lieu le long de la côte et que plusieurs navires totalement démâtés soupçonnent de gagner le port. On dit ici que cet orage a été plus terrible que celui de 1831.

La Havane, le 7—Une lettre de notre correspondant, en date de Matanzas du 6, nous informe de la perte totale du brick Catherine et de sa cargaison. Le capitaine Rose n'a pu se sauver qu'avec une chemise et quelqu'argent.

Le paquebot Rapid, de New-York, est entré hier dans notre port, remorqué par le *ferry*. Le Rapid est tout à fait démâté.

YUCATAN.

La goélette Laura Virginia, capitaine Thompson, arrivée de Campêche en huit jours, est venue confirmer la nouvelle que nous donnions avant hier de la prise de Laguna par les Mexicains. Quelques hommes de troupes ont dû se mettre en marche le 14 du courant pour se joindre aux forces commandées par le général Champton, campé à environ 30 milles de Campêche.

☞ Nous recommandons à nos lecteurs "*Une Visite aux Cayes*"; cette esquisse de voyage que nous devons à l'obligeance d'un avocat distingué de cette ville, donnera une idée de la situation déplorable où se trouve aujourd'hui la Reine des Antilles.

UNE VISITE AUX CAYES.

Extrait d'un voyage aux Antilles.
1843.

Depuis deux jours l'île de St. Domingue nous paraissait avec ses mille montagnes à l'aspect fanatique. Le Campêche, cet hôte du désert, a envahi le sol couronné, jadis par le panache onduleux de la canne à sucre. Il nous semblait que nous longions une contrée où la stérilisation n'a plus d'*arrêt*. Il est impossible de reconnaître aujourd'hui la *Reinedes Antilles*; Haïti n'est plus qu'une majesté décrépite et dont la tête fatigué et se courbe sous le poids du malheur.....

Le 12, nous jetâmes l'ancre à quelques milles des Cayes. Cette seconde place commerciale de la république ne donne pas une haute idée de la nature et de l'étendue de ses opérations. Les rues sont encombrées de ruines comme le lendemain du 12 août 1831. L'on dirait que le pauperisme a choisi cette petite ville pour son quartier général. L'argent est rare. Remettez une demi-piastre à un cocher, et son cœur, et lui, et deux rameurs seront à vos ordres pendant plusieurs heures. Pour quelques cents nous achetâmes des légumes et des fruits en si grande quantité que cinq passagers et l'équipage auraient pu s'en nourrir pendant huit jours.

Quelques maisons en mauvais état, des emplacemens vastes et recouverts d'herbes et de goyaviers forment les rues où vivent ensemble et en parfait accord des chevaux affamés, des moutons étiques, des troupeaux de porcs. Malgré cet intérieur de pâtis, les postes militaires sont très nombreux. La garnison des Cayes forme les deux tiers de la population. Nous avons reconnu les habits *des royales canadas, des Réquisitionnaires, des gendarmes d'élite, des Suisses de la restauration, enfin des sergens de ville de* 1830. Tout cela forme une étrange bigarure. Les corps de garde sont ouverts à tous les points cardinaux; ce sont des hangars où les peaux de bananes, les ratissures de patates composaient une mosaïque singulière. Je suis porté à croire que la sentinelle, fusil entre les jambes, fusil très inoffensif, est souvent il a perdu sa batterie, n'est-ce pas, même à la porte de cette échoppe que pour en éloigner les porcs et les chiens marrons.

Nous ne pouvions descendre dans la capitale de l'état éphémère fondé par Rigaud sans visiter son successeur, Borgella.

A l'une des extrémités de la ville, une maison assez vaste apparaît comme un souvenir historique de l'ancienne splendeur des Cayes. Une longue galerie aboutit à un escalier sombre, mais propre. L'aide de camp qui nous précédait traversa deux appartemens occupés par trois femmes de couleur d'une obésité remarquable : elles se dispersaient à la sieste. Nous trouvâmes sur le balcon, le général seul et paraissant vivre de la vie de l'homme absorbé dans le présent. Son visage était calme, peu animé, et tous révélait en lui le plus complet quiétisme. Bien que notre main n'eût aucun caractère diplomatique; je fus étonné de voir notre introducteur se planter derrière nos sièges en s'appuyant matiairement sur son grand sabre. De la main je lui témoignai le désir de le voir s'éloigner : il fagnit de ne pas me comprendre et resta.

Revêtu d'une longue et large lévite de drap bleu, Borgella ne portait aucune marque de son haut grade. N'ayant point oublié les aventures de Granier de Cassagnac, la réception que la jeunesse cuivrée lui avait faite à Port-au-Prince, nous craintes prodent de demander au général protection et hôtellerie pour visiter la ville. Puis la conversation roula naturellement sur l'actualité de la république, sur la fertilité du sol, sur le chiffre de ses produits. Les réponses du vieillard furent extraordinairement laconiques. Tout se résumait de son côté à quelques monosyllabes, et qu'il n'eût laissé échapper cette déclaration positive :—Les Intérêts de la France sont différents de ceux de la république.—Après cet effort il se renferma dans un mutisme absolu. C'était nous donner congé; mais nous ne le prîmes pas sans le complimenter gracieusement sur l'abondante récolte de bananes, ce pain du peuple noir, cette manne quotidienne qui dispense la population du travail et lui assure une liberté oisive dont elle est fière sous ses haillons.

Déjà nous avions quitté le seuil de l'hôtel du général lorsque la mauvaise mine rappela. Les malheurs et défenseur de la république se recommandait à notre charité.... Le trésor la laissait, nous dit-il sans chaussures et sans paie. Ben état de maigreur, son aspect souffreteux nous touchèrent et nous lui fîmes l'aumône. Aussitôt le pauvre nègre détacha la plaque de son schako et nous l'offrit comme un sou-venir et un gage de reconnaissance. Il nous eût donné ses chaussures si les soldats haïtiens en portaient régulièrement....

Nous trouvâmes, à quelques pas de là, un nègre décrépit, chamarré de vieux galons, et affalé sous le poids d'énormes épaulettes rongées par le vert-de-gris. C'était le colonel de la place. Cet homme pouvait valoir un fait historique et assez piquant, qui que nous ne voulons pas oublier. Il y a quelques années, le consul général anglais donnait un grand festin. Le colonel de la ville avait été, avant 1791, cuisinier d'une famille créole. On le chargea des apprêts du repas. Il s'en acquitta à merveille. Le service achevé, notre cook *colonial* endossa fièrement son costume galonné. Mais voici deux fusiliers qui le saisissent et le conduisent hors du logis. L'un des hôtes du consul croyant que le cuisinier avait failli à l'honneur ou dégradé son épaulettes en affublant le tablier de cuisine, s'informa de la nature du délit. Grande fut sa surprise en apprenant que le général voulant, à son tour, réunir, dans deux jours, et le consul anglais et quelques notables étrangers, envoyait aux arrêts le colonel afin de le remplacer au besoin. Cette création inédite n'expliquait pas le goût prononcé du personnage pour le tafia. Cette liqueur émoussait son palais et l'empêchait de remplir dignement son rôle d'*ex-cook*.

Nous avons trouvé aux Cayes deux journaux qui s'imprimaient à Port-au-Prince. Le style et la pensée grotesques du *Compère Mathieu*, un autre pas de nature à civiliser les masses. *La Patrie* jette les hauts cris :—Les Haïtiens retournent à la barbarie; la cons

NOTICES.

PAR BULLETT, MAGNES & Cie
No. 81, Rue Chartres.

JOURNAL QUOTIDIEN..... $10 } payable d'avance
TROIS FOIS PAR SEMAINE..... $5 }

Jours de publication de l'Abeille:
MARDI, JEUDI ET SAMEDI.

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 21 SEPTEMBRE 1843.

POUR PRESIDENT DES ETATS-UNIS,
HENRY CLAY.
POUR VICE-PRESIDENT,
WINFIELD SCOTT.

BULLETIN.

La "grande procession nationale", destinée à effacer l'insulte faite au président Tyler par le "Toast silencieux" du Dîner-Ashburton, a parfaitement répondu à notre attente; elle a prouvé ce que valait à New-York le Tylérisme. Les journaux whigs, le *Courier and Enquirer* entre autres, nous donnent de fort curieuses descriptions de cette cérémonie expiatoire, mais nous n'avons pas l'envie de reproduire ces récits moqueurs que l'on pourrait accuser de partialité, nous aimons mieux emprunter celui d'une feuille qui se montre assez favorable à M. Tyler et assez hostile aux whigs pour que son témoignage ait quelque valeur dans cette circonstance. Voici donc ce que dit le Courrier des Etats Unis :

LA PROCESSION VENGERESSE.—Hier a eu lieu dans New York une procession dite nationale, à laquelle avaient été appelés tous les citoyens indignés de l'outrage fait au peuple américain dans la personne de son premier magistrat, par ceux qui ont bu impudiquement à sa santé, dans le dîner offert à lord Ashburton. Cette procession vengeresse avait été mise en programme et annoncée à l'avance par tous les journaux, les uns ou plutôt l'un, car le bon M. Tyler n'a qu'un organe dans New York :—l'un, donc, a habilement fait de cette manifestation, les autres la ridiculisent. Ce qui prêtait un peu le flanc à ce ridicule, c'est que les auteurs du programme, dans leur désir de faire du nouveau et du pathétique, ont eu l'idée de faire figurer, dans la procession, 30 voitures représentant les 26 états de l'Union et contenant chacune *quatre dames (ladies) robes de blanc*, avec un petit garçon portant au milieu d'elles, une bannière sur laquelle était inscrit le tout mal accueilli, à savoir : "Au président des Etats-Unis!" M. Tyler se trouvait donc placé sous le patronage particulier du beau sexe. Un journal, l'*American*, a eu l'idée incongrue de comparer l'exhibition de ces dames à celles de la déesse de la Raison qui, sous Robespierre, dit-il, était promenée en France *in naturalibus*. C'est la tuer à la fois, notre chère confrère, vouloir ordinaire et publicain et si instruit, un double manque d'égard, de pudeur et à l'histoire. Votre *in naturalibus* n'a jamais été français, pas même du temps des Sans-Culottes, qui ne l'étaient que de bon, et qui, d'ailleurs, n'ont jamais eu leur analogue dans le sexe féminin.

Pour en revenir à la procession tylérienne, on avait des 30 voitures de dames, dont beaucoup avaient violé le programme et substitué le bleu et le vert au blanc, qu'elles ont peut-être trouvé trop virginal, marchaient. Le Une bande musicale avec la bannière nationale, le grand marshal et ses aides ; No. un *superbe char* (ci-près le programme, mais en réalité, un gros et long omnibus assez mal propre) sur lequel était perché un garçon prosaïquement sur une chaise amarrée par des ficelles, et tenant à grand peine une bannière sur laquelle était inscrite les dix noms des dix présidents de l'Union. Un gamin, niché derrière le poste-bannière, veillait à ce qu'il ne dégringolât pas, et avait *ad hoc* la surveillance des ficelles. Le char, c'est à dire l'omnibus, était attelé de dix chevaux blancs, ce qui faisait jouer un char à vingt président. Venaient ensuite les gardes d'honneur, une dame à cheval, en rappe blanche en soutane, puisdes bannières à devises drolatiques, des compagnies de pompiers, des miliciens, des citoyens à pied, à cheval ou en voiture, suivant leur bourse, puis des *carrioles* ou charretiers. Le tout, formant à peine trois milliers d'individus, a traversé le Park, lieu de réunion, et a paradé dans les principales rues de la ville. Puis, les dames ont reçu des escortes pour retourner chez elles, des discours ont été prononcés et des résolutions vengeresses votées par acclamation.

C'a été, sans contredit, une parade ridicule, de l'aveu même de ceux qui, comme nous, portent le plus grand respect à M. Tyler et à la présidence américaine dont il est le représentant. Mais, sous le ridicule même, il y a eu la manifestation d'une qualité sérieuse et grande, inhérente au caractère américain, cette qualité, c'est le respect qu'il se porte à lui-même dans la personne de ceux qui le représentent. L'insulte faite à M. Tyler a été blâmée dans tous les partis, parce qu'aux yeux du peuple, l'homme disparaît, en certaines occasions, derrière le magistrat. Il crie est national, et cela est beau. Mais il est aussi plus difficile de faire du bien dans la forme que dans le fonds. A New York, d'une manifestation nationale on a fait une mascarade. A Philadelphie, le colonel *Page*, après avoir fait partager son indignation à un nombreux auditoire, a fini par un calembourg, en rapportant qu'au dîner de lord Ashburton, M. Preserved Fish (dont le nom signifie poisson conservé) avait protesté contre l'insulte faite au président, et qu'il y avait donc eu, au moins, un *poisson conservé* dans cette réunion pourrie!

C'est par les choses populaires, surtout, que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas.

Si un témoin, favorable à M. Tyler, donne une pareille esquisse de toute cette jonglerie présidentielle, vous pouvez imaginer-sans peine ce qu'en pensent et ce qu'en disent les gens moins bien disposés!

La Convention de Syracuse qui a élu Luther Bradish et Gabriel Furman candidats aux postes de gouverneur et de lieutenant gouverneur de l'Etat de New York, a fait une autre démonstration d'une bien plus grande importance : sur la proposition du général E. Root, elle a adopté à l'unanimité une résolution qui désigne HENRY CLAY du Kentucky "comme candidat whig pour la prochaine Présidence" et promet au grand citoyen de l'Ouest, jusqu'au fond des membres de la Convention qui emploieront tous leurs efforts pour l'élever au poste dont le rendent si digne ses talens et son patriotisme. Cette résolution n'est-elle pas une réponse sérieuse à ceux qui prétendaient que les whigs de New-York, en préférant Luther Bradish à Collier, chaud partisan du fermier d'Ashland, montraient quelque disposition à se séparer d'Henry Clay?

La victoire des whigs dans le Vermont est maintenant certaine ! Le Colonel PAINE est élu gouverneur par une majorité de plus de 4000 voix sur son concurrent locofoco et de plus de 3000 voix sur toute l'opposition réunie. L'an dernier il n'a eu avant-apporté que de 2000 voix sur Smilie, et le chiffre des suffrages obtenus par lui était au-dessous de celui des votes opposés. Le ticket whig tout entier a triomphé, y compris W. R. RANDY, lieutenant gouverneur. On avait quelque crainte de voir ce candidat battu par E. D. Barber, qui se trouvait porté tout-à-la fois par les locofocos et les abolitionistes. Tout est donc pour le mieux; le sénat dont on n'était pas certain, est décidement whig, la chambre donnera aux whigs une majorité d'au moins 30 voix; ainsi l'élection d'un sénateur whig ne sera pas douteuse. Le résultat général de l'élection constate donc un immense progrès en faveur de la cause whig.

Les élections des officiers d'Etat ont eu lieu dans le Maine, le 12 courant, et comme de juste les locofocos y ont obtenu l'avantage. Les whigs ne se sont pas même donné la peine de lutter sérieusement : ils réservent leurs forces pour les élections congressionnelles.

Une cérémonie funèbre, en l'honneur de Mme. Lætitia Tyler, a eu lieu le 12 courant, à la résidence Présidentielle, un grand nombre d'am